

l'Edition Musicale Vivante

Boutiques Fantasques

par **Henri BÉRAUD**

Notre brillant collaborateur Henri Béraud est, on le sait, un fougueux adepte de la musique enregistrée. Nos lecteurs ont déjà pu s'apercevoir avec quelle sincérité ce grand écrivain, qui est, en même temps, un excellent musicien, analyse les impressions profondes que lui donne la machine parlante. Mais, dans ce domaine, Béraud n'est pas un ouvrier de la onzième heure. Il y a fort longtemps, comme on va le voir, qu'il s'intéresse à la musique mécanique. Cette jolie page permettra de mesurer le chemin parcouru par l'art phonographique depuis l'époque où l'auteur de la Gerbe d'Or fréquentait, avec l'obscur pressentiment des promesses que recélaient leur balbutiant mystère, les humbles distributeurs automatiques de romances.

Je suis l'amateur des phonos payants. Un goût de solitaire et de provincial. Je l'ai toujours eu. Autrefois je venais à Paris, chaque année quelques semaines, afin de rencontrer les jeunes écrivains, de voir les dernières peintures et de me livrer à la débauche. Il m'arrivait quelquefois d'être seul. Si ce n'était l'heure du théâtre ou des délassements libertins, je m'acheminais vers une de ces boutiques à phonographes, jadis nombreuses, où, contre une pièce de monnaie, l'on pouvait entendre l'air et le monologue de son choix.

Il n'y a pas de nom pour désigner ce bizarre et magique négoce. Ces lieux où le passant se repaît d'un concert qu'il entend seul, au milieu de la clameur de Paris, sont à la musique ce que le cabinet de lecture est à la librairie. On y loue un air, une voix, et l'on s'en va tranquille, un peu plus seul, dans la ville d'à présent, où le miracle est ordinaire.

Ces boutiques fantasques étaient, dis-je, en ce temps-là, fort nombreuses, et je les connaissais toutes. J'en étais le client assidu ; elles avaient leurs spécialités et je me déterminais pour l'une ou l'autre, selon mon humeur... J'ai changé.

Les progrès de la machine parlante m'ont rendu difficile. Mais la clientèle des écouteurs est à peu près la même, surtout dans les salles où l'on va, de préférence, entendre l'opéra. Encore une de ces choses où Paris se survit. Encore un lieu où le passant songeur, l'homme d'hier, qui, derrière le film vertigineux du présent, cherche les tendres et moroses figures de sa lanterne magique, peut trouver quelque consolation.

Pour moi, je vivais alors en ces magasins ensorcelés comme en un conte d'Hoffmann. Il m'arrive à présent de me demander si ces auditeurs, assis côte à côte, et écoutant des voix d'eux seuls entendues, ne sont pas des êtres endormis, à qui l'indéchiffrable Coppélius vend, non plus des baromètres, mais, dans un coffret diabolique, l'écho même de l'au-delà.

C'est peut-être ce qui donne aux « phonos » leur attrait le plus singulier et le plus malsain, ce droit que l'on y achète, pour cinq sous, d'entendre parler et chanter les morts.

Il est, en vérité, deux sortes de débits d'audition. Ceux du quartier Saint-Denis et des boulevards extérieurs débitent du caf' conc'.

On y consomme debout, et les phonos que l'on voit tourner sont dans des cages de

verre. Les murailles sont toutes tapissées de chansons. Chaque auditeur a, sous les yeux, celle qu'il « se fait pousser », parole et musique. C'est pour l'apprendre qu'il est là, et qu'il paie. Cela irait plus vite si l'amateur pouvait, aidant sa mémoire, chanter avec le disque ou seulement reprendre au refrain... Mais le tenancier l'entend d'une autre oreille : « Ne pas crier ni chanter », dit un avis. Et d'autres pancartes placées sur certains appareils déclarent : « Audition interdite aux jeunes filles. » C'est un moyen comme un autre d'attirer la clientèle féminine.

Les phonos du quartier de l'Opéra sont des salons de lecture. Pour six sous, l'on a droit à un fauteuil, un porte-parapluie, un casier à vêtements, un catalogue, un miroir, un cendrier et un morceau de musique. Un caissier à sacoche circule et impose le silence.

Autre clientèle, autre esprit. Aux phonos faubouriens, l'aimable pittoresque où jamais ne manque un col de matelot. Sur les boulevards, on est entre gourmets du *bel canto*. Les mêmes couples que l'on voit là, on les trouve au parterre de l'Opéra-Comique, au poulailler de l'Opéra.

Or tous ces gens font, sans effroi, parler et chanter les morts. Fortugé et Fragon, et tout l'ancien caf' conc', et les mélancoliques retraités de la fondation Dranem disent et redisent leurs chansonnettes, docilement, pour une obole qui, glissée par la fente d'un tronc, semble tomber dans les gouffres du néant. De même, aux boulevards, où la voix de Caruso obéit sans relâche aux ordres de la petite monnaie.

Le disque qui tourne vainc l'éternel silence, et cela n'étonne pas les dilettantes immobiles, non plus qu'au cinéma l'on ne s'effraie de voir sourire des lèvres retombées en poussière.

Que ce funèbre miracle donne aux « phonos » une attirance dont un certain *morbido* n'est point absent, on le peut croire. Au fond, cela n'est point si triste, cette résurrection des voix qui se sont tues. Cela fait seulement un peu peur, si l'on pense que ces paroles et ces inflexions viennent tout droit de l'autre monde, à travers les tubes ténébreux de l'écouteur.

En vérité, la tristesse des « phonos » vient moins de cela que de ce qu'ils sont des témoins dont les paroles ne s'envoleront jamais plus. Or, ils ne parlent pas seulement aux curieux, à l'amateur, au badaud. Ils parlent encore, ces doubles impitoyables, à des artistes dont la voix et la gloire se sont ensemble éteintes, tandis qu'eux prolongent en quelque chambre de vieillards oubliés, une vie chargée de souvenirs.

J'ai vu de ces vieilles cigales qui, pour cinq sous, vont s'entendre chanter. Leur voix de jadis est là, dans ces boîtes d'horlogerie. Elle leur met au cœur les joies les plus amères. Vieilles voix, vieux airs, chants évaporés, tout cela ressemble aux palmes ternies et aux pâles photos de leurs logis. Est-il une plus lourde affliction ?

Ce ténor, ce ménage de duettistes, ce vénérable comique, cette divette à cabas, tous vont aux phonos, du pas menu de la vieille et digne pauvreté. Ils ne craignent pas d'être reconnus. Qui songe à eux, dans ce Paris changeant et merveilleux où le moindre souffle du ciel efface un nom gravé dans la pierre ?... Ils viennent de leur passé, ceux qui « enregistrèrent » les premiers disques, et ils vont s'asseoir au concert silencieux, entre deux jeunes couples qui murmurent d'autres noms, symboles d'autres plaisirs.

Ah ! que les disques n'ont-ils retenu les applaudissements ! Est-ce que jeunesse et triomphe se peuvent désapparier ? Il manque aux vieux clients des phonos ce qui parerait leurs souvenirs d'un peu d'orgueil, ce qui rassurerait leurs cœurs — leurs pauvres cœurs d'ânés inconsolables.

HENRI BÉRAUD.